

Léo-Paul Desrosiers

TOME

2

IROQUOISIE

1652-1665



SEPTENTRION

Extrait de la publication

Le Canada ou Nouvelle-France, etc. : ce qui est le plus avancé (sic) vers le Septentrion...

Nicolas Sanson d'Abbeville (1600-1667)

Paris, chez Pierre Mariette, 1656

Bibliothèque nationale du Québec G 3400 1656 S2

Fondateur d'une importante dynastie de cartographes français, Nicolas Sanson vit son œuvre (quelque 300 cartes et deux atlas) poursuivie par ses fils Nicolas, Guillaume et Adrien et par son petit-fils, Pierre.

Après des études en histoire, Nicolas Sanson s'orienta vers la cartographie. Pour lui, c'était une façon de rendre compte des connaissances acquises. Ses cartes reflètent bien cette préoccupation. Plutôt que de copier les travaux de ses contemporains, il se livre à l'étude attentive des textes de l'époque, particulièrement les *Relations des Jésuites* et les récits des explorateurs. Il fut ainsi le premier cartographe à présenter assez correctement l'axe du fleuve Saint-Laurent et des Grands Lacs grâce aux descriptions du père Ragueneau qui situe les chutes Niagara à la rencontre des lacs Érié et Ontario, tandis que Jean Nicolle lui fournit des précisions sur les lacs Supérieur et des Puants (Michigan).

Sur cette carte de 1656, la côte atlantique est assez détaillée. Long Island (*Lange Eyland*) est bien en vue au nord de la *Nouvelle Amsterdam* voisine de la *N. Suede*. L'Hudson nommée Rivière du Nord traverse le *Nouveau Pays Bas* surplombé par la *Nouvelle-Angleterre*, territoire étonnamment restreint.

À partir de 1630, Sanson est « géographe ordinaire du roi ». Il ne l'oublie pas. Il rend compte avec enthousiasme de la présence française qui couvre largement la vallée du Saint-Laurent et la région des Grands Lacs. Au sud, la Virginie de John Smith est là, de même que la Floride de Laudonnière. La différence, c'est que les Anglais sont bien présents dans la première et les Français absents dans la seconde.

Les Iroquois sont à mi-chemin entre le lac Ontario et la baie de Chesapeake. On peut distinguer les *Sonontoua*, les *Onontagué*, les *Onnéiochronons*, etc. Les noms indiens fourmillent : les *Neutres*, les *Hurons*, les *Algonquins de l'isle*, les *Attiquamecques*, les *Etchemins*, les *Souricois*.

La toponymie est abondante. On n'en finit pas de découvrir les lacs, îles et rivières.

Gravée par Jean Somer, la carte de 1656 complète celle de 1650. Toutes deux publiées par Pierre Mariette, elles marquent le début d'une concurrence sérieuse pour les cartographes hollandais.

Iroquoisie
1652 - 1665

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la SODEC pour le soutien accordé à notre programme d'édition, de même que le gouvernement du Canada pour l'aide financière reçue par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.

Illustrations de la couverture :

Dessin anonyme tiré de Alvin M. Josephy, jr, *500 Nations. An illustrated history of North American Indians*, Alfred A. Knopf, 1994, coll. Bibliothèque du Congrès. Sur l'épingle, un détail d'un tableau conservé au Musée des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, *Martyre des missionnaires jésuites*, anonyme. Sur la 4^e de couverture, un détail de la carte de Bressani (1657) et un autre représentant un personnage montagnais, tiré de la *Carte Géographique De la Nouvelle France* (1612) de Samuel de Champlain.

Chargés de projet : Marcelle Cinq-Mars, Denis Vaugeois
Mise en pages : Daniel Huot
Page couverture : Ose Design
Équipe éditoriale : Marcelle Cinq-Mars, France Galarneau, Andrée Laprise,
Jean-Marie Lebel, Denis Vaugeois

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3
ou par télécopieur (418) 527-4978

Données de catalogage avant publication (Canada)

Desrosiers, Léo-Paul, 1896-1967

Iroquoisie

L'ouvrage complet comprendra 4 v.

Comprend des réf. bibliogr. et des index.

Sommaire : t. 1. 1534-1652 - t. 2. 1652-1665.

ISBN 2-89448-081-4 (v. 1)

ISBN 2-89448-106-3 (v. 2)

1. Canada - Histoire - Jusqu'à 1763 (Nouvelle-France). 2. Iroquois (Indiens) - Guerres. 3. Fourrures - Commerce - Canada - Histoire. 4. États-Unis - Histoire - ca 1600-1775 (Période coloniale). 5. Indiens d'Amérique - Maladies. 6. Épidémies - Canada - Histoire. I. Titre.

FC305.D47 1998

971.01

C98-941014-5

F1030.D47 1998

Dépôt légal : 3^e trimestre 1998

Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-89448-106-3

© Les Éditions du Septentrion

1300, avenue Maguire

Sillery (Québec)

G1T 1Z3

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau

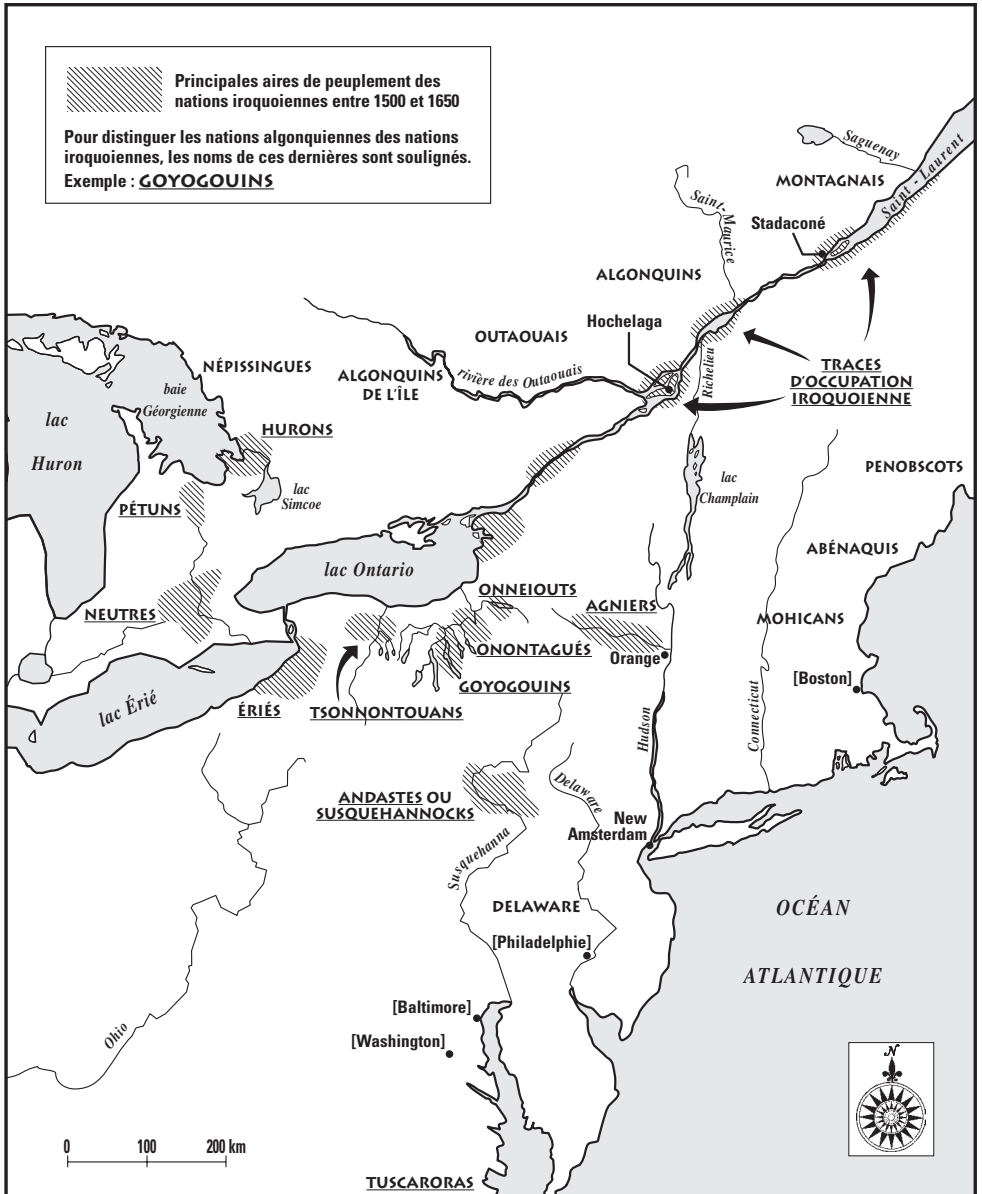
Saint-Laurent (Québec)

H4N 1S2

LÉO-PAUL DESROSIERS

Iroquoisie
1652 - 1665

SEPTENTRION



Conception : Denis Vaugeois / Réalisation : Julie Benoit

CHAPITRE 44

1652

La « petite guerre » a été très active en 1651 mais, grâce à la prudence de la population, elle n'a pas fait trop de victimes. Cette prudence semble se relâcher ou bien les Iroquois deviennent plus expérimentés, car alors commence avec 1652 une nouvelle période de désastres. Chaque année diminue aussi le nombre des Indiens dévoués à la France et l'on sait que les ennemis étaient « vaincus pour l'ordinaire par nos sauvages ».

*Nos sauvages =
les Indiens alliés*

Le 15 février, un Algonquin quitte Montréal avec trois Hurons, en route vers les bourgades des Agniers. Huit Agniers chassent au même moment dans les alentours de Montréal. Découvrant les pistes de leurs ennemis, ils les suivent et les attaquent alors que les deux groupes ne sont plus qu'à une journée de marche de la première bourgade. Les quatre Indiens du Canada sont capturés ; l'Algonquin s'échappera plus tard, il arrivera à Montréal le 10 mars pour raconter ses aventures.

Le 2 mars, douze Hurons, six Algonquins et dix Algonquines quittent les Trois-Rivières pour Montréal. Ils sont à peu près sûrs de rencontrer l'ennemi. Ils se mettent à l'affût à la rivière La Magdelaine, à six lieues environ au-dessus des Trois-Rivières. Le 6 mars d'après les *Relations*, le 3 d'après le *Journal des Jésuites*, une cinquantaine d'Iroquois les attaquent, soit à l'endroit où ils ont campé, soit au lac Saint-Pierre. Trois femmes, cinq Algonquins et deux Hurons seulement réussissent à s'enfuir ; les autres sont tués, brûlés ou faits prisonniers.

*au-dessus = en
amont des Trois-
Rivières*

C'est le temps de la chasse à l'original. Les Algonquins de Sillery n'osent pas quitter leur réduit fortifié et ils souffrent de la famine. « ...Cette appréhension les a jetés dans une extrême disette. » Des personnes charitables de Québec les nourrissent en attendant des jours meilleurs.

Le 4 avril, le père Jacques Buteux part des Trois-Rivières pour le pays des Attikamègues où il doit remplir son ministère apostolique. Fontarabie, un



*Le soldat Pierre
Fontarabie
Le compagnon
huron : Thomas
Tsondoutannen*

Français, l'accompagne, de même qu'un Huron. Tous les trois cheminent dans l'épaisse neige fondante du printemps canadien. Le missionnaire pense-t-il à une phrase contenue dans la dernière lettre écrite à son supérieur : « Le cœur me dit que le temps de mon bonheur approche » ? Des Attikamègues remontent aussi dans leur pays ; leur bande se met en marche. La faim se fait sentir, des jours passent sans nourriture. Bientôt le groupe doit se diviser. Le père, Fontarabie et le jeune Huron chrétien forment l'arrière-garde. Ils marchent déjà depuis près d'un mois. La neige a disparu, la rivière a débâclé, les bourgeons sortent. Dans la journée du 10 mai, les voyageurs franchissent deux portages puis ils arrivent à un troisième, à côté d'une chute, sur l'emplacement actuel de la ville de Shawinigan. Chacun porte un lourd fardeau. Le Huron marche en tête. Il est si rapidement saisi par des Iroquois à l'affût qu'il n'a pas le temps de faire un pas en arrière. Le père Jacques Buteux, lui, tombe frappé de deux balles ; bientôt percé de coups d'épée, assommé à coups de hache, il est jeté à la rivière après avoir été dépouillé. Fontarabie subit exactement le même sort. Le parti qui les a attaqués se composait de quatorze guerriers.

*L'assassinat du
père Jacques
Buteux, le 10 mai*

Le 13 mai, des Algonquins, qui n'ont pas appris cette brutale attaque et qui s'en vont à la traite chez les Attikamègues, arrivent au même endroit. Une escarmouche a lieu. Un jeune Algonquin tue un Iroquois. Le bras cassé par une balle, il sera capturé un peu plus tard et brûlé vif. Ses compagnons peuvent fuir.

*Camp volant,
c'est-à-dire cette
patrouille
chargée de la
sécurité sur le
fleuve.*

Deux partis partent alors des Trois-Rivières en même temps : l'un se rend à Shawinigan pour chercher le cadavre du père Buteux, mais il ne retrouvera que celui de Fontarabie, à demi rongé déjà par les bêtes et les corbeaux. Le second veut, semble-t-il, intercepter la bande iroquoise à son retour ou encore venger la mort de leur compatriote brûlé quelques jours plus tôt. Le *Journal des Jésuites* dit simplement que ces Indiens « étaient à la chasse dans les îles du lac Saint-Pierre... » Une vingtaine d'Iroquois les attaquent par surprise le 16 mai, au « point du jour », et leur infligent une défaite.

*Sokokis ou
Socoquis,
apparentés aux
Abénaquis, sans
doute originaires de
la rivière Soco
(Maine).*

Le camp volant est maintenant supprimé. Il n'avait pas rendu les services que l'on en attendait. Les ennemis peuvent se promener plus librement encore sur le fleuve. Les Agniers, dit-on dans les milieux indiens, seraient aussi en guerre avec les Sokokis et les Andastes. Il y aurait eu des massacres.

*Les Andastes
habitent la vallée de
la Susquehannah et
la baie de
Chesapeake.*

Le 16 mai, un des Hurons capturés au cours du combat de la rivière La Magdelaine revient à Montréal. Il raconte que le capitaine de son groupe a été brûlé, mais que ses compagnons ont eu la vie sauve et qu'ils ont été assimilés dans la nation. Cet évadé est favorisé par la Providence : le jour même de son arrivée à Montréal, les Iroquois tournent autour de la place. La veille, le 15, deux Huronnes, la mère et la fille, qui s'étaient éloignées du fort pour rapporter la chair d'un orignal tué par quatre Français ou qui, d'après une seconde version, travaillaient dans leur champ de maïs, ont été faites prisonnières par



une cinquantaine d'Iroquois. Les *Relations* disent au sujet de ces derniers que « ces misérables se cachent dans les bois, derrière des souches, dans des trous qu'ils font en terre, où ils passent les deux et trois jours quelquefois sans manger, pour attendre et pour surprendre leur proie ».

Six jours plus tard, à peine, le 21 mai, Pierre Couc, dit La Fleur de Cognac, accompagné d'un jeune Algonquin, traverse le fleuve pour lever des lignes en face même du fort des Trois-Rivières. Sept à huit coups d'arquebuse partent de la rive pendant que les deux hommes sont au travail. Tous deux sont frappés : l'Indien mourra de ses blessures deux jours plus tard mais le soldat français guérira. Vigoureusement poursuivi « de quantité de canots et de chaloupes », l'ennemi réussit à s'échapper.

Cinq jours passent. Le parti iroquois de cinquante guerriers, qui est toujours dans l'île de Montréal, tue le gardien du troupeau de vaches, Antoine Roos, sur la Commune, située près du coteau Saint-Louis.

Des fugitives reviennent d'Iroquoisie. Le 2 juin, il en arrive deux. Leur voyage a duré vingt-cinq jours. L'une porte dans ses bras un bébé âgé de dix jours à peine. Le gouverneur, qui est présent, sert de parrain à l'enfant et mademoiselle Mance est la marraine. Le 3, M. de Lauson et le père Paul Ragueneau quittent la place dans leur barque, *L'Espérance*. À trois lieues au-dessous de la ville, ils recueillent à bord un Algonquin chrétien fait prisonnier par les Iroquois le 16 mai au lac Saint-Pierre. Deux heures plus tard, la barque armée prend en chasse sept canots iroquois qu'elle poursuit vainement. Le 4, elle recueille encore, dans les îles du lac Saint-Pierre, deux Algonquines capturées deux ans plus tôt et qui viennent de s'évader d'une bourgade des Agniers.

Jean de Lauson a été nommé gouverneur de la Nouvelle-France le 17 janvier 1651.

Fugitifs et fugitives apportent des nouvelles dont les Français feront le bilan aux Trois-Rivières le 5 juin. Vers la fin de l'hiver, un autre parti iroquois est allé au pays des Attikamègues où il a fait un troisième massacre. Cette nouvelle sera officiellement confirmée le 19 juin, quand trois canots descendront le Saint-Maurice « portant nouvelle que les Iroquois étaient entrés bien avant dans le pays des Attikamègues, et qu'ils les avaient défaits pour la troisième fois ». Il devient dangereux d'être l'ami de la Nouvelle-France et de lui apporter des pelleteries.

Les Iroquois s'avancent loin chez les Attikamègues.

Les évadés disent encore qu'une autre bande iroquoise « était montée aux Paysans, et avait fait prise de 25 Algonquins ». Qui étaient ces Paysans ? Des Hurons réfugiés à l'île Manitoulin où ils cultivaient le tournesol et qui ont subi une défaite vers la fin de l'été de 1651. La haine des Iroquois les poursuit de plus en plus loin dans l'Ouest et ne les lâchera pas. À la fin de l'hiver, une « grosse armée » iroquoise a attaqué les Andastes mais elle a subi des revers. Cette nouvelle semble exacte, car elle est rapportée par plusieurs fugitifs. Des trois peuples qui ont formé une ligue contre la Confédération — Hurons, Neutres, Andastes — seuls ces derniers, placés comme les Iroquois à proximité d'une colonie européenne, tiennent le coup.



Le 8 juin, à l'aube, deux Hurons tendent une ligne dans le Saint-Maurice, près des îles de l'embouchure, à peu de distance des habitations. Des Iroquois qui sont à l'affût en tuent un et capturent l'autre. Français, Algonquins et Hurons arrivent à la rescousse et ils poursuivent si vivement les maraudeurs que ceux-ci tuent le second Huron et qu'ils doivent abandonner leur bagage. Deux d'entre eux perdent la vie dans cette escarmouche.

Après un court répit de trois semaines, le 2 juillet à cinq heures du matin, des Hurons embarqués sur deux canots mettent pied sur la rive droite du fleuve, en face des Trois-Rivières, après avoir examiné des lignes tendues. Huit Iroquois sortent de la forêt et les attaquent. Les Hurons abandonnent leurs canots et montent dans la chaloupe armée des Français qui les escortait et se tenait un peu au large. Alors, toute la bande iroquoise, qui compte plus de quatre-vingts guerriers, apparaît et tire de quarante à cinquante coups d'arquebuse. Seul un Huron est légèrement blessé au bras. Les Français ripostent et il s'ensuit une fusillade bien nourrie. L'embarcation prend le large, lève la voile, un bon vent du nord-est la pousse. Poursuivie par treize grands canots iroquois, elle traverse le fleuve et arrive à la Briqueterie, aux portes du fort.

La flottille ennemie croise devant le poste. Des Français, des Algonquins et des Hurons rembarquent, qui dans la chaloupe, qui dans des canots, et ils la prennent en chasse. L'ennemi manœuvre puis, bientôt serré de près, il se dirige vers le rivage nord. Là, se sentant en sécurité, les Iroquois attendent en se dissimulant dans les joncs et les hautes herbes ; adossés à la forêt où ils peuvent au besoin s'enfuir, ils ne craignent rien.

Un de leurs canots monté par deux hommes se détache de la rive pour qu'on puisse parlementer. Un Algonquin et un Huron s'approchent dans un canot. La discussion dure une demi-heure entre les interlocuteurs qui sont à portée de pistolet. Les Iroquois disent que leur chef est Aontarisati et qu'ils veulent entamer des négociations avec les Français et leurs alliés indiens. D'après le *Journal des Jésuites*, ce sont surtout les Hurons qui désirent commencer ces pourparlers. On leur répond de choisir des ambassadeurs et de les envoyer en face du fort. Après l'attaque conduite le matin même contre les Hurons et les Français, leur attitude ne semble pas loyale. Aussi le *Journal* ajoute-t-il que, ces négociations « ne plaisant pas aux Français et aux Algonquins, pour les empêcher les Français se retirèrent aux Trois-Rivières, et ensuite tous les Hurons et Algonquins ».

Le temps passe. Les Iroquois envoient un canot avec trois des leurs à bord, qui circulent devant le fort, au milieu de la rivière, attendant les Français. Deux Hurons et un Algonquin prennent un canot, les rejoignent et les discussions reprennent.

*Astuces des
Iroquois et des
Hurons*

Pendant ces entretiens, trois autres canots iroquois déposent à la Briqueterie un Huron qui est immédiatement conduit au fort où il est soumis à un interrogatoire. Cet homme prétend qu'il n'a d'autre projet que de voir ses



parents qui vivent parmi les Français. Ses compagnons parlent à d'autres Indiens sur la rive. Ils affirment qu'Aontarisati est venu en Nouvelle-France pour engager des négociations de paix et ils demandent aux capitaines des Français, des Algonquins et des Hurons de passer la rivière pour venir négocier. La demande semble pour le moins étrange bien qu'on affirme que des députés iroquois attendent sur la rive sud.

On découvre bientôt que le jeune Huron a été débarqué pour inciter ses parents à quitter le parti français. On constate que des canots approchent « pour débaucher nos Hurons » ; on voit bien que tous ces pourparlers ne sont que leurre et on décide de se servir du même stratagème.

Trois Iroquois dans un canot abordent le rivage. Ils descendent même et on les accueille avec bienveillance. Il est midi. Au fort, le boulanger défourne le pain, les Indiens alliés y courent pêle-mêle. Des enfants reviennent chargés de miches odorantes. Un Huron d'une grande adresse, Annahotaha s'avance, en tend une à l'un des Iroquois qui approche la main. Le Huron la saisit et fait cet ennemi prisonnier. On accourt et capture enfin les trois occupants du canot qui sont conduits au fort. Sans le savoir, Annahotaha s'est emparé du chef même du parti ennemi, un Iroquois célèbre, Aontarisati. Cet individu et l'un de ses compagnons étaient « capitaines fort signalés pour leurs meurtres, en toutes les habitations françaises ». Le parti iroquois ne connaîtra cette capture que bien plus tard, lorsqu'on constatera que les chefs ne reviennent pas.

Annahotaha, baptisé Étienne, mort au Long-Sault en 1660.

La capture du chef iroquois Aontarisati aux Trois-Rivières

Les deux chefs sont brûlés le 4 juillet après avoir été baptisés la veille. Cette exécution rapide des deux Agniers n'est pas de nature à ramener la paix. Jean de Lauson a sans doute tenté de les garder prisonniers pour mener des négociations de paix par leur entremise. C'étaient de précieux otages. D'autre part, les *Relations* indiquent bien que les pourparlers étaient dangereux à ce moment-là. Les Iroquois voulaient « débaucher nos Hurons, et les tirer à leur parti... » Pour la première fois est mentionnée une affaire qui, une ou deux années plus tard, prendra une énorme importance dans les relations entre l'Iroquoisie et la Nouvelle-France. Il ne reste de toute la nation huronne qu'un groupe homogène dans l'Ouest, que les Iroquois viennent de rejeter de l'île Manitoulin à la baie Verte, et le groupe de l'île d'Orléans, qui est déjà fort considérable et qui pense à se multiplier dans la paix. Celui-ci fournit déjà nombre de guerriers à la Nouvelle-France ; à maintes reprises, les partis iroquois se sont heurtés à eux sur le Saint-Laurent. Comme ils contiennent eux aussi des Hurons que l'on appelle iroquisés, c'est-à-dire qui ont embrassé la nation et les intérêts de leurs vainqueurs, des pourparlers s'engagent facilement entre compatriotes de camps opposés. Comptant sur cette aide, les Iroquois songent tout de suite à les attirer pour augmenter leur population et affaiblir la Nouvelle-France. Au fond, ils ne veulent voir renaître une Huronie ni dans l'Ouest ni dans l'Est, jugeant sans doute le peuple huron dangereux pour eux.



Au cours de ces négociations, les Français apprennent d'autres nouvelles de l'Iroquoisie. Celle-ci aurait lancé une armée de mille guerriers contre les Andastes ; elle aurait remporté de nombreux succès, tué et capturé beaucoup d'ennemis, réussi même à s'emparer d'une bourgade. La victoire semble établie. Mais bien appuyés sur une colonie européenne, les Andastes se maintiendront malgré ce revers passager et ils feront plus d'une fois encore trembler leurs rivaux.

*François Dollier
de Casson,
supérieur des
Sulpiciens en
Nouvelle-France,
de 1671 à 1674 et
de 1678 à 1701*

*À Montréal,
Martine Messier
affronte les
Iroquois.*

Le 29 juillet se produit à Montréal un incident qui restera célèbre dans la colonie, grâce à la verve gasconne de l'historien sulpicien, Dollier de Casson. Une Française, madame Antoine Primot, Martine Messier de son nom de jeune fille, travaille dans les champs, à deux portées d'arquebuse du fort. Des Iroquois se glissent jusqu'à elle en rampant. Une cinquantaine sont à l'affût et l'entourent postés à trois endroits différents. Trois d'entre eux entreprennent de la capturer. Mais étant d'un tempérament violent, « elle se mit à se défendre comme une lionne, encore qu'elle n'eut que ses pieds et ses mains ». Au troisième ou au quatrième coup de hache, elle tombe et semble morte. L'un des ennemis se penche sur elle pour la scalper. Mais la femme reprend ses sens et, aux grands maux les grands remèdes, elle « saisit ce cruel avec tant de violence par un endroit que la pudeur nous défend de nommer » que cet Iroquois ne songe plus qu'à s'échapper ; elle tient bon jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse de nouveau sous d'autres coups de hache. L'Iroquois fuit alors car, en plus, les Français accourent et sont bientôt sur les lieux. Comme Martine a reçu six coups de hache, dont aucun n'était heureusement mortel, l'un des Français l'embrasse par compassion ou admiration ; elle lui administre un soufflet. Lorsque cet homme lui explique son geste, elle s'écrie : « Parmenda, je croyais qu'il voulait me baiser. » Ces femmes au franc-parler, mais aussi au vert langage, défendent énergiquement la Nouvelle-France.

Le 25 juillet, un détachement de plus d'une centaine de Montagnais, Hurons et Algonquins d'après les *Relations*, de plus de quatre-vingts d'après le *Journal des Jésuites*, part en canot sur le fleuve pour rencontrer, si possible, l'une des nombreuses bandes qui circulent en Nouvelle-France. Tous sont chrétiens.

Les embarcations atteignent Montréal sans rencontrer l'ennemi mais au retour, le 7 août, ils se trouvent soudain en face d'une centaine d'Iroquois répartis dans onze canots. La bataille s'engage tout de suite. Bientôt l'ennemi doit se retirer ; il « eut du pire » comme dit le *Journal des Jésuites*. Trois de ses guerriers sont tués, plusieurs sont blessés. De leur côté, les Indiens alliés ont perdu un Huron et un Algonquin, et plusieurs d'entre eux ont été aussi blessés. Malgré la fuite des Iroquois, le combat n'a pas été décisif. Ce même parti ou bien d'autres bandes continuent à se promener en Nouvelle-France pour surprendre des Français ou des Indiens alliés. On calcule qu'une centaine d'entre eux se déplacent continuellement entre les Trois-Rivières et



Montréal, coupant les communications, vivant sur le pays giboyeux en attendant une occasion favorable.

Un peu plus tard, le 18 août, quatre Français montés dans une embarcation se trouvent entre les Trois-Rivières et le Cap-de-la-Madeleine. Soudain, ils sont attaqués par des Iroquois occupant huit canots. Deux Français, Maturin Guillet et La Bouionnier, sont tués sur place ; les deux autres, le chirurgien Plassez et un dénommé Rochereau, sont faits prisonniers.

La paroisse de Sainte-Marie-Madeleine est fondée en 1651.

En tout temps, les Iroquois sont là, dans la forêt, sur le fleuve, autour des forts, apparaissant, disparaissant, insaisissables et rapides. Les Français ont l'impression d'être pris dans un filet aux mailles invisibles. Leur impatience grandit, leur malaise s'accroît, ils attendent résolument l'heure où ils pourront enfin tenir une bande ennemie à leur merci. La capture de deux d'entre eux le 18 suivie du meurtre de deux autres, portent l'impatience à son comble. Le gouverneur, M. Du Plessis-Kerbodot, qui n'a pas l'expérience des guerres canadiennes, se laisse gagner par les sentiments de la population et le lendemain, 19 août, forme une équipe composée de quarante à cinquante Français et d'une douzaine d'Indiens. Il l'embarque dans deux chaloupes dans le but d'attaquer le parti ennemi, de le chasser, de libérer les captifs et de recouvrer un troupeau d'une trentaine de têtes qui a été dispersé.

Guillaume Guillemot, appelé aussi Du Plessis-Kerbodot, gouverneur des Trois-Rivières.

Les embarcations remontent le fleuve sur une distance de deux lieues en amont du poste. Et là, comme d'habitude, les Français distinguent des Iroquois postés sur le rivage : dissimulés dans les herbes ou derrière les arbres, ils peuvent se défendre énergiquement contre tout ennemi qui viendra par le fleuve ; adossés à la forêt, ils ont la possibilité de s'enfuir si le combat devient trop dangereux. Il y a cent vingt Onneyouts, dit le *Journal des Jésuites* ; mais il y a aussi des Agniers parmi eux. Marie de l'Incarnation parlera également de deux cents Iroquois divisés en deux bandes.

Onneyouts, aussi écrit Onneiouts.

Il est onze heures du matin. Du Plessis-Kerbodot se laisse emporter par son impatience et sa fougue. Il commande de débarquer et d'attaquer. Des personnes expérimentées des Trois-Rivières ont beau lui représenter le danger mortel de cette manœuvre, il s'obstine, ne voulant rien entendre : « Il met pied à terre, dans un lieu plein de vase... » Les Iroquois tirent à loisir sur ces hommes complètement à découvert et qui approchent, la marche embarrassée par la boue du fond, les herbes et l'eau. Comme il était à prévoir, c'est bientôt la panique et la fuite, puis la retraite. Quand les Français peuvent se compter, quinze d'entre eux manquent à l'appel. Pendant ce combat, les Iroquois ont en plus trouvé le moyen d'assommer un Huron et sa femme qui travaillaient dans un champ tout près des maisons.

Le 19 août, l'inexpérience de Du Plessis-Kerbodot face aux Iroquois lui coûte la vie.

La panique se communique du détachement en retraite à la population des Trois-Rivières. Si l'ennemi se précipite à la suite des fugitifs, il emportera la place, mais sa victoire le surprend tellement qu'il rentre dans son pays pour la célébrer.



*Thomas Godefroy
de Normanville,
interprète*

Ce n'est que trois jours plus tard, le 22 août, que la garnison visite le lieu du combat. Fait prisonnier, Normanville avait écrit les noms des captifs sur un bouclier iroquois que l'on retrouve maintenant : Marin Terrier, sieur de Francheville et de Repentigny, Jean Poisson, Jean Turcot, Thomas Godefroy de Normanville, Lapalme, Saint-Germain, Chaillon, soit sept personnes. Les Français suivants avaient été tués : Du Plessis-Kerbodot, le gouverneur des Trois-Rivières, Jean Veron de Grandmesnil, Guillaume Isabel, Dupuis, Marie Belhomme, Langoumois, Jean Potvin, dit La Grave, Deslauriers. D'après les indications de Normanville, le parti était composé d'Onneyouts et d'Agniers : « je n'ai encore perdu qu'un ongle », avait-il ajouté. Les jours passent lourds d'inquiétude. De ces prisonniers, on n'entendra plus jamais parler : ils disparaissent dans l'enfer des supplices iroquois. On peut constater que les hommes de qualité du poste, les membres des familles les plus en vue, les hommes acclimatés au pays avaient donné l'exemple de l'obéissance à un ordre maladroit du gouverneur et ils n'avaient pas voulu reculer.

*Marie de
l'Incarnation
décrit l'attitude
des Iroquois.*

Marie de l'Incarnation présente le commentaire suivant : « Cette défaite est de conséquence, non seulement en elle-même, mais encore dans ses suites. Car outre qu'il y a encore plusieurs Français de marque pris et emmenés captifs, et que plusieurs femmes sont demeurées veuves, c'est que jusqu'ici les Iroquois ne croyaient pas avoir rien fait, parce qu'ils n'avaient eu aucun avantage sur les personnes d'épée ; mais aujourd'hui qu'ils ont tué le gouverneur des Trois-Rivières, ils s'imaginent être les maîtres de toute la Nouvelle-France ; car ces gens-là... deviennent insolents au dernier point. On ne les craint point dans les habitations, mais dans les lieux écartés et dans les maisons qui sont proches des bois. L'expérience qu'on a qu'il n'y a rien à gagner à les poursuivre fait qu'on se tient seulement sur la défensive et c'est bien le meilleur... les Iroquois craignent extrêmement les canons, ce qui fait qu'ils n'osent s'approcher des forts. Les habitants... ont des redoutes en leurs maisons pour se défendre avec de petites pièces... Mais après tout, si Dieu ouvrait les yeux à cet ennemi, qui est assez fort pour tout perdre, tout le pays serait en grand hasard... On a pris deux de leurs plus grands capitaines, que l'on a fait brûler tout vifs. C'est ce qui les a irrités et fait venir au nombre de deux cents, divisés en deux bandes, pour attaquer et brûler les Trois-Rivières. Ils ont fait leur coup à la hâte et se sont aussitôt retirés, détruisant en même temps un troupeau de cinquante bêtes appartenant aux habitants. »

*La fondatrice, Mme
de Chauvigny
de La Peltrie*

Marie de l'Incarnation écrit à son fils. Elle lui explique que la fondatrice du couvent a pris soin de donner aux Ursulines le capital dont les rentes leur permettraient de subsister, même si elles repassent en France. Mais les Ursulines n'osent pas et elles ne veulent quitter le pays car, si la communauté partait, « cela serait capable de décourager la plus grande partie des Français, qui n'ont soutenu qu'en considération des maisons religieuses et par leur moyen » ; et aussi « le pays n'étant pas si désespéré qu'on se puisse défier



d'un rétablissement, nôtre retraite n'eut pas été légitime ». Puis elle ajoute les fortes paroles suivantes : « Lorsqu'on entend dire que quelque malheur est arrivé de la part des Iroquois, comme il en est survenu un bien grand depuis un mois, chacun s'en veut aller en France ; et au même temps on se marie, on bâtit, le pays se multiplie, les terres se défrichent, et tout le monde pense à s'établir. » L'opiniâtreté persévère dans ses entreprises.

Le désastre trifluvien provoque de vives inquiétudes à Québec. Le père Le Mercier et Le Sénéchal en partent le 21 août pour encourager les habitants et organiser une résistance. Des Iroquois rôdent toujours autour de la place ; peu de temps après le retour de ces deux personnages, ils se saisissent encore d'un Huron. La résistance aux agressions ne semble pas aussi ferme, aussi adroite qu'à Montréal et cette faiblesse, bien relative pourtant, provoque l'ennemi.

Une très brève accalmie se produit au début de septembre. Le 16, André David, dit Mirgré, tombe sous les coups des Iroquois à Montréal, près de la maison de feu Grand Jean Boudard. Le calme se rétablit ensuite et dure près d'un mois.

Le 14 octobre, à Montréal encore, se produit un furieux combat. Pendant la ronde, les chiens aboient : des Iroquois sont à l'affût autour de la place. Le vaillant Lambert Closse s'en aperçoit et, comprenant vers quelle direction les aboiements sont dirigés, il rassemble aussitôt vingt-quatre hommes qui partent avec lui pour attaquer l'ennemi. Il envoie en tête, comme éclaireurs, le sieur La Lochetière, Baston et un troisième individu dont on ne connaît pas le nom, trois soldats hardis. Mais ils ne doivent pas dépasser un endroit qu'il a indiqué. À son arrivée, La Lochetière se trouve devant un arbre tombé qui cache une dépression du sol. Il se prépare à regarder par-dessus l'obstacle lorsqu'il aperçoit un Iroquois. Les deux hommes tirent en même temps, se tuant l'un l'autre. Les deux autres éclaireurs se dégagent, sans être atteints. Le major place alors ses hommes pendant que l'ennemi pousse ses clameurs de guerre. L'escarmouche s'amorce et dure. M. Prudhomme, qui habite tout près dans une maisonnette, surveille le combat. Il crie soudain à Lambert Closse de se retirer : les Iroquois sont en train d'encercler la petite troupe de Français. Closse examine le champ de bataille. Il constate que son groupe et la maison de Prudhomme sont déjà entourés par l'ennemi. L'engagement peut se terminer en désastre. Ne perdant pas son sang-froid, il donne l'ordre de se réfugier dans la maison. Le commandement est rapidement exécuté. En un tournemain, les murs sont percés de meurtrières et la bataille se poursuit, chacun y prenant une part active, excepté un lâche qui s'étend par terre et ne veut plus bouger. Le danger est grand, et les balles transpercent les planches de la maisonnette. Un brave soldat du nom de Laviolette est blessé. Mais des assiégés tombent aussi sous les coups de feu des assiégés.

Malgré la menace iroquoise, les Ursulines ne veulent pas quitter Québec.

François-Joseph Le Mercier, Jésuite, supérieur général des missions de la Nouvelle-France à compter du 6 août 1653. Le Sénéchal ? Sans doute le sénéchal, Jean de Lauson.

Lambert Closse tente une sortie contre les Iroquois.

La Lochetière tué en même temps qu'un Iroquois. Parmi les compagnons de Dollard, il y a un Tavernier dit La Lochetière.



Le combat se prolonge. Les Français sont sur le point de manquer de poudre et de balles et les Iroquois n'abandonnent pas la partie. Que faire ? Le sieur Baston est rapide à la course. Le major lui glisse un mot à l'oreille. Baston se faufile dehors pendant que ses compagnons distraient l'ennemi et, détalant comme un cerf, il arrive indemne au Château. Les secours sont vite organisés. Baston revient sur les lieux avec d'abondantes munitions et une dizaine d'hommes de renfort qui traînent péniblement deux petites pièces de campagne chargées à cartouche. Ils progressent le long d'un épaulement de terrain qui les dérobe à la vue des Iroquois ; ils les hissent enfin sur l'épaule et commencent à faire feu. Au même moment, profitant de la confusion chez l'ennemi, Closse effectue une vigoureuse sortie pour favoriser l'entrée des renforts. La bataille fait rage de nouveau. Les Iroquois n'ont aucun espoir d'emporter cette maisonnette si vaillamment défendue. Ils doivent battre en retraite dans des conditions difficiles et sous le feu d'un adversaire habile et résolu. Dollier de Casson affirme qu'ils emportent trente-sept blessés, et plusieurs morts. M. de Belmont, de son côté, dit que le parti iroquois compte deux cents guerriers et qu'il se retire avec vingt hommes tués et plus de cinquante blessés. Les Iroquois diront eux-mêmes que trente-sept des leurs ont été blessés.

Par ce valeureux combat, la garnison de Montréal rétablit l'honneur de l'armée française. Tenue en haleine, continuellement exercée, dirigée par des chefs d'une valeur exceptionnelle, elle accomplit des exploits. Maintenant elle connaît bien le terrain et les méthodes de l'adversaire, elle s'est familiarisée avec le danger, sait se tirer des plus mauvais pas avec sang-froid, ruse et audace. Il n'est pas bon de s'y frotter.

Le même parti, ou peut-être un autre, rôde un peu plus tard autour des Trois-Rivières. Le 25 octobre, il massacre une Huronne. Le lendemain 26, il tue aussi au Cap-de-la-Madeleine deux Français du nom de St-Denis et de Gaillarbois ; il blesse un individu nommé La Valon et probablement aussi son compagnon dont on ne connaît pas l'identité. Un Algonquin raconte la capture, en face de Sainte-Croix, d'un de ses compatriotes et de deux Algonquines. Enfin, pour terminer le bilan de cette année bien chargée, deux Hurons sont capturés le 17 décembre, à une lieue des Trois-Rivières. Les Algonquins de Sillery vivent dans l'angoisse : les Iroquois sont partout. Ceux qui s'aventurent au-dehors des enceintes palissadées sont en danger de mort.



Château = tantôt la résidence du gouverneur, tantôt une enceinte fortifiée.

Lambert Closse défait les Iroquois.

Vachon de Belmont, Sulpicien, auteur d'une Histoire du Canada (1645-1732).

D'abord curé de Ville-Marie, puis supérieur du séminaire.

CHAPITRE 45

1652

Ainsi se termine la deuxième année de la « petite guerre » dirigée par l'Iroquoisie contre la Nouvelle-France. Elle a été plus désastreuse que la première : la défaite des Trois-Rivières a coûté cher à la colonie. Le fourmillement des bandes ennemies, en toutes saisons et dans tous les quartiers, donne l'impression qu'un siège permanent est maintenu contre les trois postes.

L'année se clôt sur de sombres pronostics. Par l'entremise des fugitifs, des espions, par mille moyens inconnus, les Français obtiennent d'assez bons renseignements sur les entreprises qui s'organisent en Iroquoisie. Elles sont dangereuses. Ainsi, on prévient les Français « que les Iroquois veulent rassembler toutes leurs forces pour nous venir perdre l'hiver prochain, c'est le rapport qu'en ont fait les fugitifs ». Il y a erreur quant à la saison, mais le rapport est exact quant au fond.

Ces évadés donnent une explication des récents événements. Ils disent que les Iroquois d'en bas « nommés Agniers, demandèrent l'an passé du secours aux Iroquois des pays plus hauts, nommés Tsonnontouans, pour venir combattre les Français ; mais que les Tsonnontouans répondirent qu'ils avaient des ennemis voisins sur les bras, et que s'ils [les Agniers] les voulaient venir aider à les détruire, qu'ils [les Tsonnontouans] se joindraient à eux par après pour perdre les Français. Les Iroquois Agniers ont accepté la condition, ils ont envoyé leurs troupes avec celles des Tsonnontouans, qui, avec ce secours ont détruit la Nation Neutre, qui leur était voisine. Si bien qu'ils [les Tsonnontouans] sont obligés de se joindre avec les Iroquois, nommés Agniers, pour venir combattre les Français. Voilà ce que portent les mémoires qui ont servi de matériaux pour bâtir ce chapitre. » La Nouvelle-France s'attend donc à une attaque conjointe des Agniers et des Tsonnontouans pendant l'année 1653. Cette coalition a déjà détruit les Hurons et les Neutres. En 1650, 1651 et 1652, seuls les Agniers ont, semble-t-il, envoyé des partis en Nouvelle-France ; les Onneyouts sont parfois venus, surtout pour le combat des Trois-Rivières, car ils tournent dans l'orbite des Agniers et des Hollandais, mais les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans ne semblent pas avoir encore pris la route du Saint-Laurent.

Les appréhensions sont donc grandes. Noël Tekouerimat écrit ce qui suit au père Paul Le Jeune, en France : « Hâte-toi de venir et de nous amener quantité de porteurs d'épées, pour éloigner de nos têtes les Iroquois... Parle au grand Capitaine de la France, et dis-lui que les Hollandais de ces côtes nous font

Les Tsonnontouans, aidés des Agniers, détruisent la Nation Neutre.

Onnontagués, aussi écrit Onontagués.

Noël Negabamat, aussi connu sous le nom de Tekouerimat.



mourir, fournissant des armes à feu, et en abondance et à bon prix, aux Iroquois nos ennemis. »

Marie de l'Incarnation décrit l'état de la traite des fourrures.

Heureusement, malgré toutes les difficultés, la traite se maintient. Marie de l'Incarnation en donne des nouvelles : « Quant au trafic, les traites du côté du sud sont presque toutes anéanties ; mais celles du Nord sont plus abondantes que jamais. Si l'on était exact à apporter de bonne heure les marchandises de France, en sorte que par ce retardement les castors ne fussent point divertis ailleurs, les marchands seraient riches. » Où vont les pelleteries lorsque les marchandises n'arrivent pas assez tôt de France ? En Nouvelle-Angleterre par les Abénaquis ? En Nouvelle-Hollande par les Iroquois ? Marie de l'Incarnation voit le mal profond et incurable qui règne pendant cette période, celui qui est à la racine de tous les autres : « Mais au fond, tandis que les habitants s'amuse à cette traite, ils n'avancent pas tant leurs affaires que s'ils travaillaient à défricher la terre, et s'attachaient au trafic de la pêche et des huiles de loups-marins et de marsouins, et autres semblables denrées, dont on commence d'introduire le commerce. » La Nouvelle-France et la Nouvelle-Hollande souffrent du même mal terrible qui affecte leur croissance : la traite des fourrures absorbe une trop grande partie des forces vives de ces colonies. La *Relation* de 1652 tente de redresser cette mauvaise direction de développement en faisant un appel à des colons : « ...On ne demande plus pour le soutien de ces grandes contrées que le paiement du passage de deux ou trois cents hommes de travail, chaque année... La France, qui se décharge incessamment dans les pays étrangers, ne manque pas d'hommes pour dresser des Colonies... » Si la France avait suivi ces sages directives, les guerres iroquoises se seraient rapidement terminées et la Nouvelle-France n'aurait pas été cette faible colonie en possession des plus riches territoires du continent pourvoyeur de fourrures : l'empire français aurait pu s'étendre à l'infini.



CHAPITRE 46

1652

Maisonneuve a dit qu'il ne reviendrait pas en Nouvelle-France s'il ne pouvait avoir un nouveau contingent de colons. Il n'est pas revenu en 1652. Il a cependant écrit et les nouvelles qu'il a données sont relativement bonnes et elles apportent le réconfort dont les habitants ont besoin. Car l'hiver et le froid ne s'accompagnent pas du répit habituel. Les Agniers n'ont pas pardonné le supplice de leur grand chef Aontarisati aux Trois-Rivières ; le massacre d'une quinzaine d'habitants ne les a pas apaisés. Leur rage est telle qu'ils décident de brûler tous les Hurons qui tomberont entre leurs mains, parce que c'est un Huron qui a capturé le vaillant sachem. Ils jurent « de tirer une sanglante et une cruelle vengeance de cette mort ». Il leur fallait « enlever la bourgade des Trois-Rivières, et mettre à feu et à sang tous les Français et tous les Sauvages qu'ils y rencontreraient ».

*Les Iroquois
veulent venger la
mort du chef
Aontarisati.*

Des rumeurs circulent, qui semblent exactes au premier abord, car un parti agnier « vint prendre son quartier d'hiver à trois lieues, ou environ, de nôtre bourgade, dans le fond des bois, croyant nous surprendre lorsque les grandes neiges et les grands froids nous feraient plutôt penser au repos qu'à la guerre... » À partir de ce fortin, les Iroquois rayonnent autour du poste. Des Français découvrent leurs pistes à une lieue du fort qui est désormais sur ses gardes. On poste des sentinelles et on améliore ses ouvrages de défense. Bientôt le gibier fait défaut aux alentours et les Agniers doivent s'éloigner.

Après leur départ, la Nouvelle-France ne souffle pas longtemps. Le 29 mars, un Huron prend le risque de transporter des lettres des Trois-Rivières à Québec ; il est capturé par vingt Iroquois en aval du Cap-de-la-Madeleine. Dans les premiers jours d'avril, deux Hurons sont faits prisonniers pendant un voyage semblable entre Québec et les Trois-Rivières. Un troisième tombe entre leurs mains en allant à la chasse : « ...Sitôt que la rivière fut libre, on ne vit de tous côtés, que de petites bandes de coureurs, qui tâchaient de surprendre quelque chasseur ou quelque laboureur... » Divers combats mal connus ont lieu, car Algonquins et Hurons font face et ils remportent quelques succès.

La situation semble si désespérée, le sort des victimes de cette guérilla est si atroce, que la panique domine dans les places françaises. Seize personnes quittent les Trois-Rivières vers la mi-avril : trois soldats, Barré, Empesade, La Montagne, des domestiques, La Rose, serviteur de M. de La Poterie, Baudet, serviteur de M. de Grandmesnil, Tête Pelée, serviteur de M. de

*Jacques Leneuf
de La Poterie,
alors gouverneur
suppléant de
Trois-Rivières*



Craignant les Iroquois, des Français quittent la Nouvelle-France.

Francheville, et des habitants, probablement des colons, Lespine, Des Noyers, La Fond, La Montagne, Du Plessis, La Verdure, Savary, La Franchise, Coque-
lin, Des Lauriers, Langlois. Le 27 avril, à Québec, deux serviteurs de
M. d'Auteuil les imitent. Le 12 mai, Junier s'échappe de Sillery. Ces hommes
ont décidé de se rendre à Percé, ou dans les environs, pour s'embarquer sur les
morutiers qui y viennent nombreux chaque année, et retourner en France. C'est
un très long voyage pour celui qui ne connaît pas bien le fleuve et la forêt. On
apprendra plus tard que certains d'entre eux ont atteint leur objectif, mais que
le cannibalisme a régné dans le groupe. L'épouvante ébranle les caractères les
mieux trempés. « ...Nous ignorons ce que le pays deviendra », écrit Marie de
l'Incarnation. « Il y en a qui regardent ce pays comme perdu, mais je n'y vois
pas tant de sujet d'appréhender pour nous. » Un peu plus tard, elle dira : « On
a cru quelque temps qu'il fallait repasser en France. » Mais elle écrira aussi la
phrase suivante : « Il [Dieu] les aveugle pour ne pas voir leur force et notre
faiblesse, car s'ils voyaient les choses comme elles sont, ils nous auraient
bientôt égorgés, mais cette bonté infinie les retient par Sa main toute puis-
sante, afin qu'ils ne nous nuisent point. » Ainsi la question de l'abandon de la
colonie est plus que jamais discutée et étudiée. C'est un sujet de conversation
habituel ; il faudra peut-être s'y décider d'un moment à l'autre.

Faut-il abandonner la colonie ?

Au mois de mai, la bataille s'engage plus gravement encore. Le 9, trois
Algonquins en canot découvrent des Iroquois à l'affût dans les îles des Trois-
Rivières ; ils fuient, se rendent au Cap-de-la-Madeleine où des Français sont
retranchés pour mettre en terre une Algonquine qui les accompagnait. Ils re-
tournent immédiatement au combat et se retrouvent bientôt en face de six
grands canots iroquois remplis de guerriers. Mais ceux-ci s'enfuient : se voyant
découverts, ils craignent d'être poursuivis.

Le 15 mai, M. de Lauson est aux Trois-Rivières en compagnie du supé-
rieur des Jésuites, le père Le Mercier. La barque ne va pas à Montréal pour
diverses raisons, notamment : « ...Parce que le péril du voyage à Montréal
étant très grand, on ne jugea pas à propos de l'entreprendre sans nécessité. »
Alors que ces personnages sont aux Trois-Rivières, que le canon tonne pour
les saluer, quatre ou cinq colons labourent la terre tout près du poste ; soudain,
un groupe d'Iroquois les entoure et tue l'un d'entre eux. Des Indiens amis se
mettent en route, mais trop tard pour poursuivre efficacement les malfaiteurs :
« Ils trouvèrent seulement le bagage de ces voleurs, qu'ils [les Iroquois] avaient
abandonné pour courir plus légèrement, et pour se mettre plus tôt hors des
dangers d'être attrapés. »

*Le gouverneur,
Jean de Lauson*

Benjamin Sulte dit que le gouverneur serait venu aux Trois-Rivières pour
améliorer les fortifications de l'endroit et que les habitants ne mettent pas à
ces ouvrages tout le zèle nécessaire. Le père Le Mercier est profondément
inquiet. Il « travailla puissamment à fortifier cette habitation des Trois-Rivières,
contre le sentiment même des habitants du lieu » tout absorbés par leurs affaires.

Novae Franciae accurata delineatio 1657

Carte attribuée au père Francesco Giuseppe Bressani (1612-1677)
Cartothèque de l'Université Laval

Le père Bressani est moins connu que les Brébeuf, Lalemant, Ragueneau, Le Jeune et autres. Pourtant, ses huit années passées en Amérique ont été particulièrement dramatiques.

Il vint tout près d'être mis à mort lors de sa captivité. Bressani n'avait pas froid aux yeux. Racheté par les Hollandais, il revint en Nouvelle-France et quitta la colonie peu après la destruction de la Huronie.

En 1653, il écrivit en italien une *Relation abrégée des quelques missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*.

Elle fut traduite par le père F. Martin, jésuite, et publiée à Montréal en 1853 sur « les presses à vapeur de John Lovell ».

La carte de 1657 aurait été commandée par les autorités religieuses à G. F. Pesca. Destinée à la formation des missionnaires, elle fait état de plusieurs scènes typiques de la vie en Amérique du Nord : Indiens, animaux, habitations, canots. Dans l'angle supérieur gauche de la carte intégrale, on aperçoit une famille indienne en prière et dans l'angle inférieur droit, le martyr des pères Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.

Très dépouillée, la carte dite de Bressani indique sur la côte atlantique : Virginia, Nova Suecia [Sueda], Novum Belgium, Nova Anglia.

Les Iroquois [Hirochi] avec les emplacements de quelques-uns de leurs villages (Sonontoua, Onnondae, Onneiut) sont présents au sud du lac Ontario.

Les rares noms inscrits ont été un peu malmenés par le typographe ou le graveur. Mais tout de même, la carte est instructive ; chasse paisible, pilage du maïs, poteau de torture, marche forcée de trois femmes donnent une idée de l'univers qui attend les missionnaires.

COMPOSÉ EN TIMES CORPS 10

SELON UNE MAQUETTE CONÇUE ET RÉALISÉE PAR DANIEL HUOT

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN AOÛT 1998

SUR LES PRESSES DE VEILLEUX IMPRESSION À BOUCHERVILLE

POUR LE COMPTE DE DENIS VAUGEOIS

ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION